

Québec français



Courrier

Jean-Guy Trépanier, Suzanne Vaillancourt and André Morf

Number 51, October 1983

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/55358ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

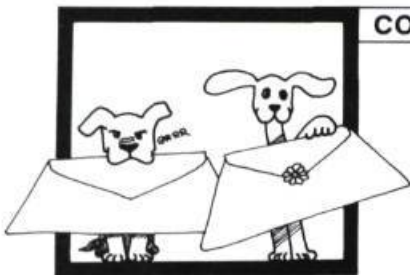
0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Trépanier, J.-G., Vaillancourt, S. & Morf, A. (1983). Courrier. *Québec français*, (51), 10–11.



Écrivez-nous, vos points de vue nous intéressent! Avec ce numéro, Québec français ouvre à ses lecteurs et lectrices une nouvelle rubrique. Nous y publierons les lettres qui font écho à des articles ou dossiers, de façon à élargir le débat sur des questions de fond. Avec votre participation, cette rubrique peut devenir un forum extrêmement stimulant. Pour être publiée, toute lettre doit comporter l'adresse complète du signataire. (N.D.L.R.)

E.T.C.

(Extraordinairement Tiré par les Cheveux)

Que « le succès de E.T. [soit] phénoménal », tout le monde, même jusqu'à Zomba, semble savoir ça. Que le film soit « marqué au coin du grand pattern cinématographique classique », j'en conviens et mon fils de 9 ans s'est identifié à plein à Elliot. Mais que « la structure de l'histoire de E.T. épouse, de façon remarquable, les grandes charnières de l'histoire de Jésus », là, Paul Warren, je décroche.

Je me contenterai simplement de quelques remarques sur la revue de cinéma du numéro 49 de *Québec français*, mars 1983, p. 18-19. Voyons l'interprétation de la lumière. La lumière brillante, qui d'après l'auteur de l'article est le signe de la venue sur terre de E.T., n'a rien de surprenant : elle est technologique (l'ampoule électrique est inventée depuis quelque temps déjà, me semble-t-il, et peut-être depuis encore plus longtemps dans d'autres mondes, qui sait?). Cette lumière baigne-t-elle vraiment la cabane où s'est caché E.T. ? Si nous avons vu le même film, c'est bien plutôt une ampoule de 40 watts qui donne ce « halo mystérieux ». La luminosité de plus est caractéristique de cet être extraterrestre dont le cœur (ou est-ce l'âme, l'animus, l'anima ?) s'illumine tel la queue d'une luciole. Quand E.T. est poursuivi par les « hommes-soldats » dont on ne voit jamais le visage (la caméra de Spielberg regarde l'univers à la hauteur du champ de vision des enfants et de E.T.), ce petit être s'excite et a peur, ses yeux sortent de leur orbite et son cœur se met à briller, tout comme les cheveux me dressent sur la tête et la rougeur me monte au visage. Devrai-je pour autant analyser mes deux réactions physiologiques en termes de verticalité et de

Un appel à l'aide...

L'Association québécoise des professeurs de français (A.Q.P.F.) jouit d'une réputation internationale. Elle est présente au sein de la Fédération internationale des professeurs de français (F.I.P.F.) et les Québécois ont fait bonne figure dans les congrès antérieurs, que ce soit à Bruxelles ou à Rio. Les efforts déployés actuellement par les responsables québécois nous permettent de prévoir un égal succès pour le congrès qui se tiendra à Québec en 1984.

Ces préoccupations, nécessaires et valorisantes pour l'Association, ne doivent pas nous faire oublier des problèmes plus im-

transfiguration?!? Il n'y a là rien de bien surnaturel. Pas plus qu'il n'y a divinisation quand E.T. se met à rayonner dans son cercueil après avoir été déclaré mort : il sait tout à coup (par une onde extra-stellaire ?) qu'il retourne « home », ou est-ce parce qu'Elliot lui déclare en guise d'adieu qu'il l'aime ? Faudrait le demander à Spielberg lui-même !.

Quant aux autres « phénomènes miraculeux », je ne crois pas que Spielberg transpose la marche sur les eaux ni l'ascension de Jésus en un vol de bicyclette au-dessus de la ville. Ce truc me rappelle Walt Disney dont les films, que je sache, n'ont jamais été analysés en termes bibliques.

Je veux bien que nos sociétés, à travers les jeunes, et aussi certains moins jeunes, soient dans l'attente d'un renouvellement de l'humain, mais, à mon sens, qu'un non-humain « se révèle au bout du compte plus humain que les humains » n'est peut-être pas si paradoxal qu'il le semble. Les contes et légendes africaines et amérindiennes abondent en personnages qui ne sont pas d'essence humaine mais qui visent à valoriser l'humain, qui tendent à un super-humain, sans pour autant suivre une « articulation néo-testamentaire ». *E.T.*, c'est un film de science-fiction poétique, un film d'imaginaire technologique. *E.T.* est un film émouvant pour petits et grands qui aiment s'étonner sous les étoiles.

« Sans doute n'est-il pas suffisant pour expliquer le succès sans précédent de *E.T.* de faire appel au mythe du Christ... », nous dit Paul Warren dans sa conclusion ; peut-être aurait-il dû *dé-brouiller* son analyse de transposition/adaptation, son « amorce de réponse », plutôt que de *l'intensifier*.

Jean-Guy TRÉPANIÉ
French Department
University of Malawi

médiats et sans doute beaucoup plus terre à terre.

Les décrets, d'application obligatoire en septembre, augmenteront considérablement la tâche des enseignants. Plusieurs maîtres de français se verront confier cinq groupes de trente élèves. Qu'en sera-t-il de la qualité de l'enseignement et de la qualité de la langue ?

On reproche déjà aux enseignants de ne pas faire écrire suffisamment les élèves. Les nouveaux programmes prévoient des productions écrites « nombreuses et variées ». Combien de fois peut-on demander à un enseignant de corriger sérieusement, en tenant compte de toutes les exigences du programme, 150 copies d'élèves ? Une fois par semaine, par quinzaine, par mois, par semestre... ? En admettant que les élèves n'écrivent que deux pages de texte à chaque fois... Qui accepterait de lire, d'évaluer et d'annoter 300 pages de texte manuscrites chaque semaine ? Sans compter les autres travaux inhérents à la tâche.

Nous ne pouvons croire que le gouvernement, en imposant les décrets, acceptait d'emblée une diminution de la qualité de l'enseignement de la langue. C'est le rôle de l'Association, nous semble-t-il, de faire valoir, auprès de nos gouvernants, la spécificité du rôle du maître de français.

On sait que le nouveau programme, en mettant l'accent sur le développement des habiletés, exige que les enseignants organisent et exploitent de nombreuses situations de communication tout en enseignant les connaissances nécessaires. Une telle façon d'enseigner le français exige que les enseignants suivent de très près chaque élève et consacrent à chacun d'eux beaucoup de temps. Pour être vraiment très efficaces, les enseignants devraient donc profiter des conditions d'enseignement qui prévalent dans des disciplines comme l'économie familiale, la coiffure, etc. La maîtrise de la langue maternelle au Québec n'est-elle pas aussi importante que la maîtrise des disciplines du professionnel ?

Si d'autres associations ont pu obtenir des ratios de vingt élèves par groupe, faire inscrire à l'horaire, dès cette année, un cours qui ne devait être obligatoire que dans deux ans, que peut faire pour ses membres l'A.Q.P.F. ?

Les professeurs, à la suite des décrets, se sont sentis abandonnés. Une action positive et vigoureuse de l'A.Q.P.F. contribuerait sans doute à redonner confiance aux maîtres de français et prouverait que notre association professionnelle est près de ses membres et à l'écoute de leurs besoins. Ne serait-ce pas là un moyen très efficace de faire du recrutement ?

Suzanne VAILLANCOURT

**À popos
Des tenants et aboutissants
d'une crise**

Au moment où huit collègues de mon département sont mis à pied et quatre en disponibilité à la suite de l'adoption des lois 105 et 111 dont le caractère répressif et anti-démocratique a été dénoncé ici et à travers le monde par des organismes très sérieux (Barreau canadien, Nations-Unies, Organisation mondiale du travail, etc.) quelle n'est pas mon indignation à la lecture dans la dernière livraison de *Québec français* de l'article intitulé « Des tenants et aboutissants d'une crise ».

Je ne m'attendais pas à ce qu'une revue qui s'adresse aux professeurs de français fasse simplement écho à l'idéologie patronale et péquiste. Je m'attendais à ce qu'elle dénonce la montée de l'autoritarisme et de la répression au gouvernement au lieu d'accuser ses propres lecteurs syndiqués d'avoir menacé la démocratie. (Léon Dion reconnaît aux individus le droit moral à la désobéissance civile et il n'est pas anarchiste à ce que je sache). De plus, j'osais espérer qu'elle refête au moins un peu l'inquiétude de ses lecteurs, professeurs de français syndiqués, qui voient le gouvernement décimer leurs rangs. Vous n'êtes pas sans savoir, je suppose, que dans l'éventualité de l'application du Projet de réforme des études collégiales, un tiers des effectifs actuels des départements de français dans les collèges est susceptible de ne plus être en poste dans quelques années.

André MORF
Collège du Vieux Montréal

P.S.: Ci-joint la pétition des collègues de mon département qui se joignent à moi pour protester contre cet article.

Nous, sous-signés, professeurs de français au Collège du Vieux-Montréal, protestons contre les prises de position de l'article intitulé « Des tenants et aboutissants d'une crise » (*Québec français*, mai 83) parce qu'il justifie le gouvernement qui, d'une façon brutale, antidémocratique et méprisante, impose, entre autres, des coupures de postes et de charges dans l'enseignement et parce qu'il condamne les enseignants et enseignants qui ont mené une bataille pour faire respecter leurs droits (au travail, à la négociation, au respect etc.) Cet article mine, à nos yeux, la crédibilité de votre revue comme organe des professeurs regroupés dans L'AQPF.

La preuve que Québec français n'exerce aucun ostracisme n'est plus à faire. La seule publication du texte qui précède le montre à l'évidence. C'est précisément contre une lecture exclusivement corporatiste des choses et des événements que nous avons voulu nous élever. Nous avons tenté d'amener les lecteurs à prendre du champ, de la perspective, avant de poser des jugements sans appel. Québec français se situe au-dessus d'un débat à courte vue et répugne à s'enfermer dans les dogmatismes qui voudraient occuper tout le champ de ce qui se dit et s'écrit au Québec. (J.-M. P.)

SOUVENIR

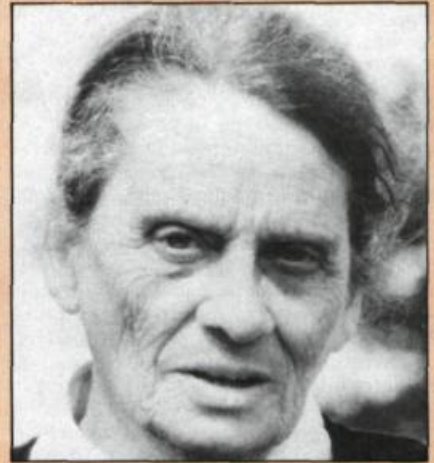
Gabrielle Roy

Gabrielle Roy, la grande dame des lettres canadiennes-françaises et québécoises, a déposé la plume. Elle s'est éteinte brusquement le 14 juillet dernier, aussi discrètement et humblement qu'elle avait vécu, après une maladie qui la tenait à l'écart des cercles et des grandes manifestations littéraires depuis un temps.

Née au Manitoba en 1909, Gabrielle Roy est venue presque par hasard à la littérature. Après un séjour en France, à la suite de quelques années d'enseignement dans sa région natale, elle tâte du journalisme et rédige quelques chroniques pour la revue française *Je suis partout* que dirigeait alors Robert Brasillach. Ce sont ces quelques articles qu'elle présente au directeur du *Bulletin des agriculteurs* à Montréal, qui lui valent un poste de reporter à la revue dans laquelle elle publie, entre 1940 et 1945, une série de reportages sur différentes régions du Québec et du Canada, et notamment le quartier Saint-Henri, où elle situe l'intrigue de son premier roman, *Bonheur d'occasion*, publié en deux tomes en 1945 et qui lui vaut en 1947 le prestigieux prix Fémina.

Première Canadienne française à mériter une si haute distinction littéraire, Gabrielle Roy venait de se tailler une place importante au panthéon de nos lettres. Elle est reçue à l'Académie canadienne-française, devenant la première femme à oser troubler les délibérations toutes masculines de ce cercle d'élite fondé par Victor Barbeau. Son roman, *Bonheur d'occasion*, est traduit en plusieurs langues et est acclamé partout. Marc Gagné, son biographe, en fournit la preuve dans la volumineuse bibliographie qui termine son étude, *Visages de Gabrielle Roy*, publiée chez Beauchemin en 1973. La voie est, dès lors, toute tracée; l'emprunteront tour à tour Marie-Claire Blais (Médicis, 1966), Antonine Maillet (Goncourt, 1979) et Anne Hébert (Fémina, 1983).

Les autres œuvres de cette petite institutrice timide du Manitoba, transplantée presque à tire d'ailes sur les rives du Saint-Laurent, à Montréal d'abord, à Québec ensuite, n'ont pas laissé la critique indifférente. Si on avait applaudi le réalisme de *Bonheur*



d'occasion, qui vient d'être porté à l'écran, on a salué la poésie et la fraîcheur de *la Petite Poule d'Eau* (1950) dans lequel la romancière raconte ses souvenirs d'adolescente à la Petite Poule d'Eau, région sauvage du nord du Manitoba, où elle a enseigné pendant quelques mois en 1937 et où elle a passé ses vacances en 1936 chez une tante, omniprésente dans les deux premiers récits. Elle fait encore appel à ses souvenirs d'enfance dans *Rue Deschambault* (1955), *la Route d'Altamont* (1966) et *Ces enfants de ma vie* (1977). Quant à *Alexandre Chenevert* (1954) et à *la Montagne secrète* (1961), ce sont deux romans d'analyse intérieure, centrés sur deux personnages, l'un banquier, l'autre artiste, qui s'interrogent, comme les héros de Jean-Paul Pinsonneault, sur les difficiles problèmes de la condition humaine. Son dernier ouvrage, *Fragiles Lumières de la terre* (1977), comme *la Rivière sans repos* (1970) et *Un jardin du bout du monde* (1975), regroupe des textes parus auparavant pour la plupart dans quelques revues et journaux du pays. Elle n'a pas oublié les jeunes lecteurs à qui elle a voulu faire partager son amour des animaux et de la nature avec *Ma vache Bossie* (1976) et *Courte Queue* (1979).

Gabrielle Roy a laissé une œuvre riche, dense, d'une rare qualité littéraire, qui témoigne de son esprit d'observation et de son attachement à l'homme d'ici. Cet immense talent a été reconnu par l'attribution de nombreux prix et distinctions littéraires. Plusieurs associations et universités l'ont honorée. Son œuvre, véritable chant d'amour, se veut un message d'espérance.

Aurélien BOIVIN